

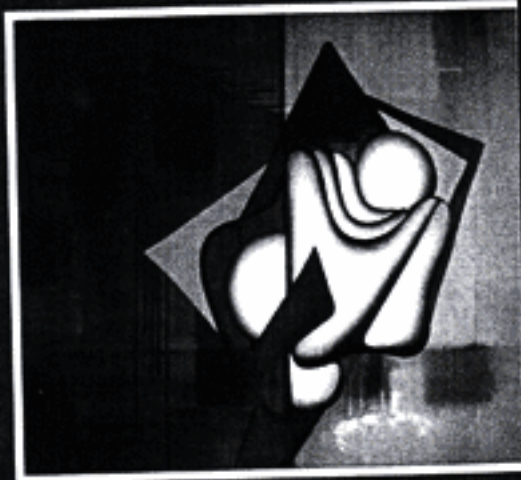
# Développements :

## Construction du Sujet et Identité Sociale

sous la direction de Patrick Conrath

Avec les contributions de :

Paul-Laurent Assoun  
Roland Brunner  
Alice Dazord  
Jean-Marie Delassus  
Nicolas Duruz  
Richard Freymann  
Gérard Guillerault  
Annick Houel  
Hubert Montagner  
Annick Ohayon  
Jean-Marc Talpin  
Jean-Philippe Toutut



Actes du

XV<sup>e</sup> FORUM PROFESSIONNEL  
DES PSYCHOLOGUES



HOMMES  
ET PERSPECTIVES

PARIS - Palais des Congrès

# VIII

## MODÉLISATION DE LA CRISE DU SUJET : LE TRAVAIL DU SENS

« Les crises du travail mettent à jour la cohérence que tente et teste le sujet. Leur économie fluctue de l'identité au sens en passant (ou sans passer) par la signification. Leur étude nous permet d'ouvrir un spectre de réflexion élargi quant à ce qu'on a pu appeler la « quête du sens » au travail. Nous nous interrogeons sur le sens de cette quête, que nous rapprocherons de ce que l'on peut nommer : le « travail du sens ».

Les crises du travail mettent à nu l'armature et la singularité « psychico-sociale » du sujet : cette armature, que René Kaës a bien décrite à la suite de Freud, s'étaye autour de quatre dimensions fantasmatiques que sont : le corps, la mère, le groupe, et le soi. Pour l'étayage de l'identité au travail, on voudra bien transposer comme suit : le salaire, l'entreprise, l'environnement, l'image du travailleur. Ces dimensions de l'identité « psychico-sociale » relaient la définition des différentes fonctions que le travail en tant qu'occupation rémunérée est censée remplir, soit par exemple selon Harding et Hikspoors (I.S.R.) : l'échange (par exemple, par la rémunération), le statut (rang dans la société), les contacts « sociaux » (interactivités) et la valorisation personnelle (estime de soi).

Cette identité tient au quotidien un « univers de référence » (selon Lagadec 91) que Parkes en 1971 appelait le « monde supposé » du sujet, lequel s'effondre en partie lorsque se perd l'échafaudage du travail. Les domaines d'activité du sujet formant système, la maintenance identitaire est plus ou moins assurée par le « modèle de vie » (Curie / Hajjar 1985...). La « personnalisation » nous apprend cependant que le sujet n'est pas neutre dans cette affaire, et la société pas la seule responsable de l'ébranlement identitaire dû au chômage. Aucun aspect de l'identité au travail ne s'analyse, n'existe, en dehors de la signification que le sujet lui accorde (signification par laquelle simultanément il se structure et il structure la situation).

C'est le modèle de vie du sujet qui donne sa cohérence à la « signification » prise ici provisoirement comme construction de sens pour le sujet. Cette signification, centrale, relève de deux modèles. En effet, une étude que nous avons menée à l'Université de Toulouse, dans le cadre du Laboratoire « personnalisation et changements sociaux », auprès de 65 sujets en crise d'emploi, a permis de mettre en évidence non pas un modèle unique, mais deux épistémologies de l'identité au travail, deux modalités du travail de signification, inspiré par la psychanalyse ou par la théorie des systèmes selon que la crise soit placée au centre du sujet ou selon qu'il en soit le centre.

## Le modèle analytique

Dans la première position, les questions sont linéaires et culturellement évidentes : sur quoi le sujet s'appuie-t-il, qu'est-ce qui appuie la démarche du sujet dans l'élaboration de la signification ? (Formule : le « sujet » reste le sujet d'une action qu'il engage. Cela illusoirement lui évite d'être objet, mais pas la sujétion). On observe ici qu'au cœur du sujet sont mobilisés des mécanismes psychologiques pour, comme dit Freud, « traiter l'inconciliabilité d'une représentation avec le moi », mécanismes de régulation et de défense quant aux significations qui rappellent d'un passé que la psychanalyse trouve significatif. Rusk (en 1971) avançait ainsi que « la perte

de l'emploi peut représenter celle de la mère ». La clé de la crise identitaire lors de la perte du travail est pour de nombreux auteurs dont Freud en 1926 ou Dumesnil en 1980 à rechercher dans la notion de perte (il s'agit ici de la perte de continuité du moi). A contrario, l'identité est ce qui assure la continuité du moi. L'évitement ou la pathologie supposent de retirer ses investissements hors de l'objet : on désinvestit le travail que l'on a perdu, et par extension tout forme de nouveau travail, pour rester « identique », et parce que sinon l'histoire rattraperait le présent pour mettre en cause la construction d'ensemble. Ce qu'effectue le « travail de deuil réussi ». Mais peut-on jamais désinvestir totalement sa mère, eût-elle été fort peu protectrice ? De surcroît, la « clôture » du « chômage longue durée » ne permet pas l'aboutissement du travail de deuil, comme la fermeture des perspectives de reclassement bloque l'engagement de tout processus transitionnel.

## Le modèle systémique

Dans la deuxième position que nous qualifions de plus « systémique », les questions sont circulaires, interactives, et davantage dans la « paradoxalité » culturelle. L'identité devient ici le produit des processus d'interaction. Le psychosociologue Nizard par exemple aborde ainsi les aspects du travail sous l'angle des fonctions qu'ils remplissent avec le système. En quoi sujet et milieu professionnel s'accordent-ils pour que se dégage une signification ? Là, individu et organisation forment système et répondent aux lois systémiques, rappelées entre autres par Joël De Rosnay, Edgar Morin ou Mara Selvini : homéostasie (l'identité au travail est au service de l'équilibre des interactions), rétroaction (l'identité, fruit d'une coadaptation permanente du sujet et du milieu, est toujours en mouvance et en développement), « boîte noire » (l'identité se manifeste par des conduites, pas par des états). Dans ce que l'on a pu appeler « la 2<sup>e</sup> systémique » (peut-être en pensant à la 2<sup>e</sup> topique freudienne ?), le sujet est plus ou moins acteur de son identité selon le degré de « clôture opérationnelle » du système ; de même nous disons ici du système qu'il est plus ou moins acteur de l'identité du sujet selon le

degré de « clôture psychique » du sujet. Dans cette modélisation de ses actes, le sujet n'existe pas indépendamment des relations qu'il entretient (thèmes évoqués notamment par G. Mead), lesquelles déterminent et signifient l'identité individuo-systémique.

## L'identité au travail : à la fois ce qui se répète et ce qui se crée

Les prolongements de ces premiers constats nous obligent à franchir des sauts épistémologiques, ou comme disait Watzlawick à opérer des changements de niveau 2. Notre étude menée à l'aide de questionnaires, d'entretiens et de traitement de données par AFC met en effet en évidence un mixage étroit (et non une juxtaposition) entre les échos des identités passées et présentes, et la construction immédiate d'identité dans l'interaction du sujet et de l'environnement. Une définition de la personnalisation, en ce qui concerne l'identité au travail, est à rechercher dans le complémentarisme entre ce qui se répète et ce qui se crée, et non dans un modèle explicatif unique inspiré soit de la psychologie soit de la sociologie. Ce modèle mixte de décodage de la réalité sociale, nous le voyons à l'oeuvre et nous en avons fait notre mode d'intervention dans les organisations. Nous tenons ensemble les dimensions psychico-sociales du changement. La difficulté reste à en formaliser la paradoxalité psychico-systémique : place des identifications primaires dans le comportement social, degré d'influence des interactions sur l'activité symbolique...

Par ailleurs, sur un plan théorique encore plus aventureux, nous nous interrogeons sur l'affectation de significations aux conduites observées. En effet, que l'on privilégie la place du sujet ou la relation sujet/milieu, dans les deux cas l'attribution de sens reste antérieure aux conduites. Selon nos observations rapportées dans notre thèse, le sens n'est pas que la signification cognitive (d'ailleurs qui comprend quoi, quand et comment ?), le sens n'est pas que l'attribution de valeurs (d'ailleurs qui valorise quoi, quand et pourquoi ?), et le sens n'est pas que l'émotion ou l'affect (d'ailleurs qui

est sensibilisé à quoi, quand et pourquoi ?). Pour aborder cette notion de sens, nous sommes amenés à questionner le qui (le sujet dans son rapport à lui-même), le quand (moment de l'apparition du sens), le quoi (quel est l'objet du sens) et le pourquoi (ce qu'indique le sens).

Dans le modèle « mixte » qui ressort de notre étude, on a déjà le sentiment que les choses se font à l'insu de la personne comme du milieu, tout en s'accordant de l'un et de l'autre. En fait tout se passe comme s'il convenait de rechercher des significations (antérieures à l'acte) dans le discours du sujet et dans l'analyse des relations, et par ailleurs du sens dans ce que disent ses conduites après.

## Le sens est présent dans l'action

La distinction tient au fait que les significations ne constituent qu'une partie, probablement la seule mentalisable, de ce qui fait sens. Les sujets de notre étude attribuent des significations, ou cherchent à le faire, dans le cadre de ce que l'on a pu appeler leur « quête de sens ». Nous considérons personnellement cette activité en soi-même comme respectable, en ce qu'elle contribue à la personnalisation par la question qu'elle pose, le pourquoi des choses qui arrivent au sujet. Pour autant, l'objet de cette activité en transcende les résultats : nos sujets vivent et gèrent leur situation d'une façon différente de ce qu'ils en disent, le « pour quoi » reste inconnu. Le sens nous paraît transversal quant à l'individu, bien plus qu'objectalisable dans une quête intérieure ou externe. La quête du sujet est celle de l'identification du sens en lui qu'il projète sous forme de décodage de la réalité sociale. Il peut apprendre sur lui en observant sa façon de décoder la réalité, l'exploration de la relation imaginaire que le sujet entretient avec sa quête de sens est révélatrice des modèles d'illusion créés par l'ego. L'observation de l'évolution du changement nous indique de quelle manière les interactions systémico-individuelles ont déterminé la direction du sens. Le sens reste selon nous inconnu, en accord d'ailleurs ici avec l'hypothèse freudienne, tant qu'on accorde au sujet la primauté de la signification de ses actes, comme si l'être était unique et non multiple dans sa structure, comme s'il n'y

avait qu'une seule interaction avec un milieu homogène et posé comme stable, comme si la signification précédait l'action. Le travail du psychosociologue Carl Weick, s'appuyant sur les écrits constructivistes de Foerster, nous amène à rapprocher ce qu'il appelle les « conduites de justification » des significations, c'est-à-dire autrement dit l'élaboration après-coup du sens de nos actions. Pour Carl Weick, un individu ne peut savoir et expliquer ce qu'il fait qu'après l'avoir fait, il définit retrospectivement les décisions prises. Que l'action détermine le sens, les théories managériales de Mintzberg (1978) et Pascale (1984) nous l'avaient déjà montré : dans une large part les stratégies sont émergentes, c'est-à-dire qu'elles naissent de l'action beaucoup plus que du projet. Aborder la question du sens a priori nous paraît affaire d'idéologie, d'erreur épistémologique ou d'impasse heuristique.

Pour autant, faut-il abandonner tout espoir de se saisir un jour du sens de nos actes ? Doit-on considérer tout projet comme une « barrière » pour l'accès au sens ? Probablement pas. Deux voies se dessinent, que je ne détaillerai pas, pour laisser tout le champ au débat et à la construction : d'une part trouver du sens dans la quête et non dans son aboutissement (ce qui implique pour nous ici un déplacement psychologique de l'investissement davantage qu'un renoncement mystique à l'objet), ou d'autre part se mettre en position d'ouverture à l'égard du sens – toujours au-delà de ce que l'on en pense – pour se laisser envahir par lui à la suite de nos actes et de nos états, pour lui permettre d'éclater par insight et de dévoiler les couches successives de l'identité. Ces deux modalités favorisent ce que j'appelle le « travail du sens », qui me semble davantage relever de l'action du sens lui-même sur nous (et peut-être en nous) que d'une position consommatoire de « prédation » du sens ; la démarche me paraissant à tout le moins suspecte qui consiste à assimiler construction de significations sur soi, sur la base essentielle de représentations, et observation du sens en tant que direction générale révélée par nos propos et par nos actes.

**Jean-Philippe TOUTUT**

Docteur en psychosociologie

Chargé de cours à l'Université Toulouse II

## Bibliographie

- BAUBION-BROYE A., MALRIEU P., TAP P., 1986, « L'inter-structuration du sujet et des Institutions », *Bulletin de Psychologie*, 1986.
- CURIE J., BAUBION-BROYE A., HAJJAR V., 1986, « Interférences entre conduites, système des activités et mode de vie », Congrès de la S.F.P., 24-26 avril 1986, Montpellier.
- DE ROSNAY J., 1975, « *Le microscope, vers une vision globale* », Seuil.
- DUMESNIL F., SAINT-GERMAIN G. et DAUNAIS J.-P., 1980, « La crise vue sous l'angle de la perte et du deuil », *Psychologie Française*, 25 (3-4), 256-264.
- FREUD S., 1915, *Métapsychologie*, Gallimard, coll. « Idées », 1968.
- FREUD S., 1939, « Analyse terminée et analyse interminable », *Revue Française de Psychanalyse*, XI, 1, 3-38.
- KAËS R., 1976, *L'appareil psychique groupal, constructions du groupe*, Paris, Dunod.
- KAËS R., 1984, « Etayage et structuration du psychisme », *Connexions*, 44, 11-48.
- KÆNIG G., 1996, « Management. Les constructeurs, Karl E.-Weick », *Revue Française de Gestion*, 108, mars, avril, mai 1996, 57-70.
- LAGADEC P., 1991, *La gestion des crises*, Mc Graw - Hill.
- MINTZBERG H., 1979, *Structure et dynamique des organisations*, Paris, Ed. d'Organisation, 1982.
- MORIN E., 1976, « Pour une crisologie », *Communications*, 25, 149-163.
- NIZARD G., 1991, « De la thérapie familiale à l'analyse des organisations », « Lectures systémiques des organisations », *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 14, 9-60, Privat, 1991.
- PARKES C.M., 1971, « Psycho-social transitions : a field for study », *Social Science and Medicine*, 5, 101-105.
- PASCALE R.-T., ATHOS A.G., 1984, *Le management est-il un art japonais ?*, Ed. d'organisation.

- RUSK T.V., 1971, « Opportunity and techniques in crisis psychiatry », *Comprehensive psychiatry*, 12, 3, (may) 1971, 249-263.
- SELVINI-PALAZOLLI M., 1991, « Entretien avec E. Trappeniers et S. Kanas », *Résonances* 2, 1, Ed. Systèmes et réseaux, Toulouse.
- TOUTUT J.-P., 1996, « Mise en jeu des phénomènes transitionnels dans les organisations sociales », *Le Journal des psychologues*, décembre 1996.
- TOUTUT J.-P., 1997, *Processus de crise : continuités et changements au cours d'une transition psychosociale*, Thèse pour le Doctorat en psychosociologie, Université Toulouse Le-Mirail.
- VON FOERSTER H., 1960, *On self organizing systems and their environments*, Self Organizing Systems, Yovitz et Cameron, Pergamon Press, Londres.
- WATZLAWICK P., 1974, *Changements : paradoxes et psychothérapies*, Paris, Seuil, 1975.
- WEICK K., 1979, *The social psychology of organizing*, Reading : Addison Wesley.
- WEICK K., 1988, « Enacted sensemaking in crisis situations », *Journal of management studies*, 25 (4), 305-317.